

# Maurophobie/islamophobie et maurophilie/islamophilie dans l'Espagne du XXI<sup>ème</sup> siècle

Eloy Martín Corrales\*

## RÉSUMÉ

D'après l'auteur, différents épisodes de l'histoire, depuis le VIII<sup>ème</sup> jusqu'à nos jours, ont favorisé une perception négative, de la part des Espagnols, par rapport aux arabo-musulmans en général et aux Marocains en particulier, dans laquelle convergent toute une série variée de préjugés et de stéréotypes. La relation entre l'image négative et l'image tolérante n'a jamais été statique et dépend des changements provoqués par la conjoncture politique espagnole, celle des propres pays arabo-musulmans et la conjoncture internationale. Par souci de vengeance ou afin de récupérer ce qui était perdu, l'image des Marocains a été démonisée et identifiée avec la barbarie à des périodes et sous des circonstances différentes.

*Mots clé: Espagne, Arabes, Musulmans, Maroc, stéréotypes*

Une dure lutte entre maurophobie/islamophobie et maurophilie/islamophilie persiste depuis des siècles dans l'imaginaire espagnol. Jusqu'à présent, cette lutte a été réglée par une victoire évidente de l'image négative des musulmans en général et des Marocains en particulier (Al'arabes, Arabes, Agarenos, Sarrasins, mahométans, barbaresques, Turcs, *Maures*, Maghrébins, islamistes, etc.)

\*Professeur d'Histoire, Universitat Pompeu Fabra de Barcelona  
eloy.martin@upf.edu

En effet, depuis le VIII<sup>ème</sup> siècle (avec l'arrivée des musulmans à la péninsule ibérique) jusqu'à l'actualité la plus récente (marquée par les terribles attentats du 11-M à Madrid, au mois de mars 2004) divers épisodes historiques (de différente nature et intensité) ont contribué au développement hégémonique d'une perception terriblement négative des musulmans (communément appelés *Maures*) qui s'est ainsi imposée parmi les Espagnols. Dans cette perception convergent tout un ensemble de préjugés et de clichés divers (fanatisme, sauvagerie, cruauté, lascivité, fatalisme, paresse, fausseté, etc.). Aux origines du processus formatif de cette image tellement négative doivent être placés les huit siècles de *Reconquête* chrétienne du territoire péninsulaire. Au cours de cette longue période fut forgée la légendaire et mythique figure de l'Apôtre Saint Jacques, notamment sous son versant de *Matamoros (le tueur de Maures)*, et tous les préjugés et clichés cités auparavant furent attribués aux musulmans<sup>1</sup>. La fin de la *Reconquête*, en 1492 avec la prise de Grenade, coïncida avec le début de l'expansion castillane par le littoral nord-africain (Melilla en 1497 et, à partir de 1510, Rocher de Velez de la Gomera, Rocher d'Alhucemas, Oran, Tunisie, Bugia, Tripoli, etc.) et son inévitable affrontement avec l'expansionnisme occidental de l'Empire ottoman (puissance qui contrôlait à ce moment les musulmans de la Méditerranée). Le choc entre les Espagnols et les Ottomans fit partie nulle, comme le montre la bataille navale de Lépante en 1571. Mais ce qui fut terrible c'est que l'inimitié entre les deux empires favorisa l'affrontement chronique corsaire entre les deux parties tout au long des XVI<sup>ème</sup>, XVII<sup>ème</sup> et XVIII<sup>ème</sup> siècles<sup>2</sup>. Par conséquent, des milliers de chrétiens (Espagnols et Italiens notamment) et de musulmans furent réduits à la condition d'esclaves, leurs embarcations, ainsi que leurs cargaisons, furent attaquées et coulées ou confisquées. Les côtes furent régulièrement razziaées, de nombreux villages détruits, et les activités économiques (la pêche et le trafic maritime) furent clairement lésées. À la peur et au rejet soulevés par le souvenir des musulmans expulsés de l'Espagne s'ajoutaient la crainte et le refus qu'éveillaient les corsaires qui guettaient les côtes et les embarcations espagnoles, et les Marocains et les Algériens qui siégeaient les *bagnes* conquis au Nord de l'Afrique<sup>3</sup>.

La panique provoquée par l'ennemi extérieur rendit insupportable le contact avec les musulmans qui demeuraient encore à la péninsule après 1492 : les morisques, devenus l'ennemi intérieur, furent finalement expulsés en 1609. À l'ensemble des malinités et des vices attribués aux musulmans expulsés jusqu'en 1492, et après cette date aux morisques, s'ajoutèrent, dès lors, leurs prétendus désirs de vengeance, ainsi que leurs non moins supposés désirs de retour afin de récupérer leurs terres et leurs propriétés perdues<sup>4</sup>.

Or, le passage du temps et, notamment, le progressif affaiblissement des pratiques corsaires, favorisa un rapprochement des deux parties. Vers la moitié du XVIII<sup>ème</sup> siècle les monarques de l'Espagne, de l'Empire ottoman, de Tripoli, de la Tunisie, de l'Algérie et du Maroc savaient clairement que l'affrontement maritime continu et la spécialisation corsaire recueillaient plus de pertes que de bénéfices. C'était l'heure des traités de

Paix et de Commerce, bien que quelques décennies furent encore nécessaires pour les conclure : en 1767 avec le Maroc, en 1782 avec l'Empire ottoman, en 1784 avec Tripoli, en 1786 avec l'Algérie et, finalement, en 1791 avec la Tunisie<sup>5</sup>. Cette époque, qui aurait pu être une longue période de relations pacifiques, au bénéfice d'un intense échange commercial et culturel entre les deux parties, s'est tronquée au bout de quelques décennies<sup>6</sup>. En effet, les débuts de la conquête française de l'Algérie en 1830, coïncidant presque avec la naissance, qui s'avère lente et difficile, de l'état libéral espagnol firent jaillir, au sein de secteurs de plus en plus nombreux de la péninsule, le désir de jouer un rôle important en Afrique du Nord, en général, et au Maroc, en particulier. Les tensions continues avec le Maroc, à propos des incidents dans les camps frontaliers de Ceuta et de Melilla (entre 1814 et 1859, environ cinq cents morts violentes des deux côtés furent comptabilisées à Melilla), des attaques aux embarcations qui se rapprochaient du littoral du Rif (dont la répercussion émotionnelle pendant la deuxième moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle a été importante) et des agressions contre les représentants espagnols au pays voisin (qui ont été sur le point de provoquer l'expédition de troupes espagnoles au Maroc en 1844)<sup>7</sup>, ont favorisé le climat qui, en 1848, a permis l'occupation espagnole des Îles Chafarinas (dans le but de freiner l'avancée française vers le territoire marocain) et la Guerre d'Afrique postérieure de 1859-1860 (conflit qui, loin d'être un épisode isolé, a parachevé plusieurs décennies d'incidents continus entre les deux pays). L'affrontement, entre autres aspects, a été une nouvelle occasion pour que la part espagnole, qui s'identifiait à la cause de la liberté, de la civilisation et du progrès, finisse de démoniser l'image des Marocains, identifiés à la barbarie, à la sauvagerie et au despotisme<sup>8</sup>. La bestialisation d'un ennemi déshumanisé (taxé de singe, de chien, etc.), tenu pour un sauvage, fut désormais habituelle<sup>9</sup>.

Parallèlement, l'Orientalisme triomphant favorisait la perpétuation, tout en le magnifiant, d'un ensemble de clichés et de stéréotypes (fatalisme, lascivité, paresse, cruauté fanatisme, etc.) largement consolidés dans la péninsule ibérique, conséquence de la lutte séculière entre la chrétienté et l'Islam péninsulaire. S'il est vrai que l'Orientalisme s'est *maroquinisé* (grâce, entre autres artistes, à Marià Fortuny) il n'est pas moins vrai qu'il a étendu également la portée de cette perception négative à l'ensemble des peuples du milieu arabo-musulman.

Le déploiement impérialiste de l'Europe pendant la deuxième moitié du XIX<sup>ème</sup> encouragea définitivement en Espagne le désir de contrôler le rivage méridional du détroit de Gibraltar. Cependant, afin d'éviter que d'autres puissances (la France et l'Angleterre notamment) prennent le devant, on battit le pavillon de l'indépendance du Maroc tout en faisant campagne en faveur de la « pénétration pacifique ». Les arabisants, les orientalistes et les africanistes travaillèrent avec ténacité afin de présenter des arguments croyables aux secteurs colonialistes espagnols<sup>10</sup>. Cependant, les limites de cette voie « pacifique » se heurtèrent à nouveau à la réalité de la répétition de nombreux incidents hispano-marocains, mis en relief par la dénommée Guerre de Melilla de 1893. Ce

fut une nouvelle occasion de présenter les Marocains comme des sauvages qui détestaient la liberté et la civilisation et s'attachaient au despotisme. Les Français conféraient un traitement semblable aux Marocains, aux Algériens, aux Tunisiens et aux Mauritaniens, les Italiens aux Tripolitans et les Anglais aux Égyptiens.

Malgré cela, l'Espagne libérale connaît un véritable courant de sympathie à l'égard de l'Empire ottoman affaibli, assiégé par la Russie tsariste et par l'Empire austro-hongrois. Ce courant reposait sur la croyance dans une lutte commune et parallèle pour la liberté, le progrès et la modernisation conduite par les libéraux espagnols et par les réformistes ottomans. Même pas la lutte pour l'indépendance des Grecs (chrétiens, bien qu'orthodoxes) n'avait été capable de soulever des appuis solidaires excessifs dans l'Espagne chrétienne au premier tiers du XIX<sup>ème</sup> siècle. Curieusement, l'existence de l'Islam dans l'Empire ottoman et au Maroc était utilisée de manière totalement opposée. Dans le cas du Maroc, la religion, pensait-on, empêchait la modernisation du Maroc. La même religion, pourtant, ne semblait pas une entrave capable d'éviter, de l'intérieur, la modernisation de l'Empire ottoman<sup>11</sup>.

Il est bien connu que l'impérialisme européen a fini par s'imposer à l'ensemble des pays musulmans placés entre l'Afrique du Nord Atlantique et la frontière iranienne. Dans ce contexte, les principales puissances européennes ont accordé le partage du Maroc en mettant en scène, à la Conférence d'Algésiras (1906), la fin de son indépendance et l'établissement postérieur du Protectorat franco-espagnol dans le pays voisin (1912)<sup>12</sup>. Les Espagnols, tout comme les Français, se sont heurtés à la résistance des Maroquains à être protégés ou sous tutelle, comme a mis en évidence la longue période de guerre (1909-1927) qui fut nécessaire pour assurer définitivement la victoire espagnole<sup>13</sup>.

La conquête progressive du territoire assigné à l'Espagne a permis une connaissance plus approfondie des Marocains (coutumes, habits, croyances, etc.) utilisée par certains écrivains, journalistes, peintres et dessinateurs pour présenter une image caricaturée des « sauvages », un peu ingénus et bonasses, qui, pensait-on, seraient civilisés, avec le temps, par la puissance protectrice. Cependant, la terrible défaite espagnole, à Annual et à Mont Arruit (qui a fait largement plus de dix mille morts espagnols, souvent sous des conditions terrifiantes) favorisa la renaissance de l'image la plus noire et la plus péjorative des Marocains, où les stigmates de cruauté, de férocité de fausseté, de lascivité, d'avarice, de fanatisme, etc. jouèrent un rôle déterminant. À tel point que l'opposition croissante de la société espagnole à l'égard de la guerre coloniale ouvrit la voie à un clair désir de vengeance sur les Marocains. À l'issue de ce conflit, parachevé par la victoire espagnole, est née une double vision de l'ennemi vaincu : le *Maure ami*, citoyen aux habits impeccables et fumant des cigarettes européennes, et le *Maure de kabyle lointaine*, paysan à l'énorme bouche pourvue de dents terrifiantes, neutralisé grâce à une muselière.

De 1927, début de la « pacification » du Maroc, à 1936, début de la Guerre Civile espagnole, le pays voisin, qui n'était plus à l'origine de nouvelles affligeantes, tomba

dans l'oubli. Toutefois, son actualité rejaillit brusquement à l'occasion de la participation de dizaines de milliers de Marocains dans les rangs militaires soulevés contre le gouvernement légitime républicain. L'image la plus terrible du Marocain resurgit ainsi à nouveau, récupérée. Le plus frappant de cette période fut le fait que ce furent la gauche (socialistes, communistes et anarchistes), les républicains de différente souche et les nationalistes catalans et basques ceux qui brillèrent le plus dans la tâche de présenter les Marocains comme des êtres fanatiques, assoiffés de sang, des assassins, des violeurs, des ivrognes, des rapaces, etc. Un catalogue de toutes les viletés attribuées aux Marocains est présenté dans l'alléluia, *Auca del moro feixista*, publiée par le Commissariat de Propagande de la Generalitat de Catalunya. Les militaires soulevés, au contraire, conférèrent un traitement respectueux (non dépourvu de paternalisme, naturellement) à un allié si précieux dans une guerre qui était présentée comme un conflit entre croyants, chrétiens et musulmans, contre les athées républicains<sup>14</sup>.

L'image du Marocain, comme allié fidèle, a prévalu dans le discours officiel des vingt premières années de franquisme, dans un contexte qui accentuait excessivement « l'amitié traditionnelle entre l'Espagne et le monde arabe ». En ce qui concerne le Maroc, soulignons la Garde maure du dictateur (exotique bien qu'également redoutable), la disparition de la circulation des images caricaturées des Marocains des années vingt et trente, ainsi que l'élimination des musulmans écrasés dans de nombreuses représentations iconographiques de Saint Jacques *Matamoros*. Une franche sympathie, parfois même un soutien résolu aux luttes pour la libération des pays arabes, colonisés par les Anglais et les Français, sont détectés, dans le milieu arabo-islamique, pendant cette période.

Cependant, dans la périphérie du discours officiel se consolida progressivement une perception du Marocain qui reprenait de nombreux préjugés et clichés régnant jusqu'en 1936, renforcée par la panique et la haine suscitées par la participation des unités des Réguliers dans la faction franquiste pendant la Guerre Civile. La représentation iconographique des ennemis musulmans, barbaresques, arabes, tunisiens et sahariens d'un groupe nourri de héros des bandes dessinées de cette époque (le Capitaine Tonnerre, le Guerrier au Masque, le Chiot, le trio protagoniste de Légionnaires Audacieux, etc.), en constitue le meilleur exemple. Il convient de souligner que de nombreux illustrateurs et scénaristes avaient milité, dans le conflit espagnol, du côté des vaincus. Les exilés, accablés par des problèmes terribles (dont l'incarcération dans des camps de concentration redoutables et la soumission aux arbitraires des gardiens sénégalais et algériens, qu'ils identifiaient, sans doute, aux Marocains du côté franquiste) et marqués par le souvenir de la participation des Réguliers pendant la Guerre Civile n'éprouvèrent aucune sympathie ni aucun intérêt pour les Marocains qui, entre-temps, demeuraient soumis au colonialisme espagnol.

En 1956 les Marocains réussirent à arracher au régime franquiste leur indépendance, après l'avoir obtenue dans la zone sud à l'issue d'une lutte âpre contre les Français. Pour les hauts dignitaires du régime, pour l'armée notamment, ainsi que pour de nom-

breux colons espagnols forcés de se rapatrier, ce processus fut vécu comme une trahison des Marocains dont on attendait, de façon erronée et contre toute logique, qu'ils supportent *sine die* ce qu'on considérait un clément contrôle colonial des Espagnols.

La crainte et la méfiance vers la prétendue ingratitude marocaine se sont accrues à l'occasion de la Guerre du Ifni-Sahara de 1958-1959. Ce conflit fut provoqué par une partie de l'ancienne Armée de Libération Nationale du Maroc (ALN) qui avait refusé de s'intégrer dans les Forces Armées Royales (FAR), récemment constituées, ce qui n'empêcha pourtant pas le soutien sous main, économique et avec des armes, de Hassan II, prince héritier à ce moment. Toujours est-il, à ce qu'il semble, qu'ils comptèrent avec les sympathies de la plupart des Sahariens. La victoire espagnole (avec le soutien de la France) obligea la monarchie alaouite à couper définitivement les ailes des anciens guérilleros de l'ALN sur lesquels s'abattit une forte répression. Pour les Sahariens ce fut une expérience amère : la plupart d'entre eux demeurèrent à la colonie espagnole, brisant leurs liens avec le Maroc, tandis que le reste s'exila au sud du pays voisin dans l'attente de temps meilleurs. Il convient de souligner que pour le régime franquiste et pour les militaires espagnols, la guerre Ifni-Sahara fut vécue essentiellement en clef anti-marocaine, tandis qu'on « pardonnait » les Sahraouis, oubliant qu'ils avaient appuyé ouvertement et massivement la lutte armée contre les troupes coloniales espagnoles<sup>15</sup>.

Pour sa part, l'opposition clandestine au franquisme et les exilés (dont certains s'étaient installés dans plusieurs villes marocaines de l'ancien Protectorat français et de l'Algérie *française*) ont observé avec mécontentement la rapide décantation du Maroc vers un régime dans lequel la monarchie, en réalité le Majzen, détenait un pouvoir presque illimité et laissait en suspens la Constitution, fruit de l'indépendance. Comme jadis, ces secteurs ont considéré à nouveau le Maroc comme un pays despotique par nature. Par conséquent, à la suite des processus décrits et en ce qui concerne la perception des Marocains, il s'est produit une sorte de réconciliation des deux Espagnes (l'Espagne officielle franquiste et l'Espagne de l'opposition et de l'exil) qui, malgré leurs approches des Marocains, opposées depuis 1936, se sont finalement alliées dans le refus et la méfiance à l'égard de ceux-ci.

La politique coloniale espagnole au Maroc (y compris les phases de pression politique et militaire, d'occupation effective du territoire, de période de « pacification » et d'indépendance postérieure) s'est développée parallèlement à la croyance généralisée dans « l'amitié traditionnelle entre l'Espagne et le monde arabe », susmentionnée, concrétisée dans la pratique (entre autres aspects) par le soutien et l'encouragement de la lutte des peuples arabes contre leurs colonisateurs français et anglais. Le cas le plus frappant fut la transformation de la zone du Protectorat espagnol du Maroc en un sanctuaire pour les nationalistes du sud confrontés aux Français. La tendance a été semblable dans le cas des différentes luttes de libération nationale en Afrique du Nord et au Proche-Orient, bien que le cas algérien ait sans doute été l'exception qui confirme la règle. En

effet, tandis que le régime se décantait favorablement vers le parti colonial français (clair soutien à l'organisation terroriste OAS et relations tendues avec le gouvernement de Paris), la gauche s'inclinait, sans chancelllements et sans critiques, vers le mouvement pour l'indépendance algérienne, immergé également dans une escalade terroriste.

Entre-temps, de riches gisements de phosphates avaient été découverts au Sahara. Le régime franquiste s'empressa d'investir dans la colonie afin de rentabiliser ses ressources économiques et de s'attirer la population native. C'est à partir de ce moment-là que commença à être conçue la figure du noble, loyal, démocratique et courageux Sahraoui, clairement opposé au traître, fanatique et despotique Marocain. Les Sahraouis furent représentés, à de rares exceptions près, avec toute la dignité et majesté possibles (à tel point que l'Ifni et le Sahara furent déclarés provinces espagnoles, et leurs habitants apparaissaient, avec leurs costumes typiques, dans différentes collections iconographiques de costumes typiques espagnols). Par la suite, les secteurs opposés au régime franquiste n'hésitèrent pas à appuyer résolument, bien que de façon acritique, le mouvement anticolonialiste sahraoui naissant (incarné dans le Front Polisario et sa lutte pour l'indépendance), allié précieux dans la bataille contre le franquisme moribond.

La faiblesse extrême de la dictature, avec un Franco agonisant, favorisa que ceux qui tenaient les rênes du pouvoir à ces moments-là (effrayés par la Marche verte vers le Sahara, organisée par Hassan II), décidassent, vers la fin de 1975, de céder la colonie au Maroc et à la Mauritanie en vertu de l'Accord Tripartite. Cette décision entraîna d'importantes divisions entre les partisans de la dictature, dans l'armée, et, notamment, entre de nombreux officiers et chefs qui avaient eu ou qui avaient encore des responsabilités politiques dans la colonie (ayant même négocié avec les indépendantistes sahraouis). Ce n'est qu'ainsi que peut être compris « l'oubli » d'un grand nombre de véhicules, d'armement et de munitions espagnols qui, naturellement, finirent aux mains des militants du Front Polisario et l'inscription de la phrase « Vive le Polisario », sur le fuselage de l'avion qui transportait les derniers militaires de l'ex-colonie d'Aauin aux Canaries.

Par conséquent, presque toute la société espagnole, à de rares exceptions près, témoigna clairement sa sympathie pour les Sahraouis, ce qui équivalait pratiquement à manifester son antipathie pour la position marocaine<sup>16</sup>. Une équation extrêmement simpliste fut ainsi établie dans une Espagne qui, laborieusement, construisait peu à peu un système démocratique : Sahraoui équivaut à liberté et démocratie, Marocain équivaut à dictature et despotisme<sup>17</sup>.

Et pour couronner le tout, les conflits sur les lieux de pêche sahraouis contribuèrent à troubler encore davantage les relations entre l'Espagne et le Maroc et à présenter une image des Marocains encore plus négative. Il n'est pas surprenant qu'on ait instamment demandé au gouvernement espagnol de dénoncer l'Accord Tripartite, (étant donné que les pêcheurs espagnols pêchaient dans cette zone depuis le Moyen-Âge), et qu'on ait appuyé les Sahraouis, ou le fait que, lors des manifestations des pêcheurs de Galice touchés par la

fermeture des lieux de pêche sahraouis, on exige au gouvernement l'envoi de vaisseaux de guerre aux lieux de pêche sahariens. En même temps, l'intensification de la revendication marocaine de Ceuta et Melilla, avec de claires allusions aux Canaries également, contribua à détériorer l'image du Maroc en Espagne (les allusions caricaturées à la II Reconquête, la péninsulaire, par Hassan II, se multiplièrent dans les journaux de l'époque).

Les relations tendues hispano-marocaines, suscitées par la décolonisation du Sahara et par la pêche dans les zones sahraouies, ont coïncidé dans le temps avec les conséquences de la défaite arabe face à Israël en 1967, notamment avec l'irruption spectaculaire en Occident, du dénommé « terrorisme arabe » pendant les années soixante, et les répercussions de la première crise du pétrole (une première de l'hebdomadaire humoristique *El Jueves*, montrait un Européen tremblant pendant qu'il faisait le plein de son véhicule, assiégé littéralement par un cheik arabe qui brandissait narquoisement le tuyau de la pompe à essence), ainsi qu'avec l'irruption des pétrodollars et des cheiks milliardaires, des personnages qui se sont heurtés au refus de certains en raison de l'ostentation de leur richesse, mais qui ont aussi séduit d'autres qui rêvaient d'obtenir quelque bénéfice (investissements, etc.).

Le volet de positions en Espagne face à ces phénomènes n'a pas pu être plus divers, bien que le plus remarquable ait été les sympathies d'une bonne partie de la gauche et des nationalismes périphériques radicaux pour différentes causes qui acceptaient le recours à la violence. Le soutien initial inconditionnel à la lutte armée algérienne a été remplacé par les sympathies pour les Palestiniens, qui s'expliquaient en bonne mesure par leur situation de manque de défense et par l'effacement du mirage « socialiste » des *kibboutz* israéliens. Dès lors, leurs drapeaux et leurs foulards font partie du paysage des manifestations tenues dans les villes espagnoles quelles que soient les raisons des protestations.

Il en est arrivé de même dans le cas des luttes entamées par les Sahraouis, les Kurdes, les Amazighes, etc., et des sympathies moins chaudes pour la violence pratiquée par quelques régimes comme la Libye de Gadafi. Une vignette d'un journal adaptait une des vieilles devises du national-catholicisme (« les ennemis de l'homme sont trois : le monde, le démon et la chair ») à la conjoncture de ce moment, en remplaçant le démon par Gadafi. Ces sympathies étaient marquées par l'absence de tout soupçon critique sur la lutte armée, ce qui favorisa leur affaiblissement progressif, bien que sans disparaître complètement, au fur et à mesure que la démocratie espagnole se consolidait.

Vers la deuxième moitié des années soixante-dix fut « découverte » en Espagne la présence considérable d'immigrants marocains. En tout cas, leur nombre dépassait largement le nombre modeste d'étudiants nord-africains, jordaniens, irakiens et d'autres pays arabes, qui avaient fait des études de médecine, de pharmacie, etc. dans les universités espagnoles pendant les décennies précédentes. Une soi-disant « invasion » dont les conséquences seraient « l'appropriation » du travail par les Marocains au détriment des nombreux chômeurs espagnols<sup>18</sup>.

Nonobstant, la transition, qui aboutit à l'établissement d'un système démocratique, favorisa l'apparition de nouvelles valeurs visant la solidarité et la tolérance envers ceux qui arrivaient en Espagne dans l'intention de refaire leur vie. Un discours « politiquement correct » sur les immigrants en général et sur les musulmans et les Maghrébins en particulier s'imposa complètement aux médias (presse, bulletins de radio et de télévision), aux tribunes universitaires, aux programmes des différentes organisations politiques, aux actes et aux conférences publiques. À partir de ce moment-là, la dénonciation des dangers qu'implique pour les émigrants l'arrivée aux côtes d'Andalousie ou des Canaries sur des embarcations rudimentaires devient constante, (le détroit de Gibraltar est décrit comme un funérarium, les gardes-civils apparaissent prenant soin de bébés transis de froid et aidant à se réchauffer des immigrants souffrant d'hypothermie, etc.), des dures conditions (logement, de travail, sanitaires, etc.) que les émigrants doivent endurer à la péninsule (en rappelant l'émigration forcée de centaines de milliers d'Espagnols pendant les années cinquante et soixante), et des agressions xénophobes dont les émigrants sont victimes (qui rencontrent un large écho dans les journaux, la radio et la télévision), etc. Parallèlement, les actes politiques, culturels, festifs, etc., dont l'objet est de faire connaître la culture des émigrants, prolifèrent extraordinairement.

Les positions et les voix xénophobes ont été, pratiquement, bien que de manière temporaire, expulsées des médias, ce qui explique leur difficile localisation (à l'abri du quasi-anonymat des lieux clos, d'Internet, etc.). Cependant, tout permet de supposer que l'immense majorité de la population n'assimile pas, ne comprend pas, ne partage pas, ou accepte de mauvais gré, des valeurs telles que la solidarité ou la tolérance. C'est ainsi que s'expliqueraient, ne serait-ce que partiellement, les éclats de violence contre les immigrants qui ont proliféré pendant les dernières années (Can Anglada à Terrassa, El Ejido, etc.) et le goutte à goutte des agressions aux Maghrébins et aux Sud-sahariens. Ces incidents sont protégés habituellement (avant, pendant ou après leur apparition) par les déclarations au caractère clairement xénophobe de certains politiciens tels que Heribert Barrera (ex-dirigeant historique de *Ezquerra Republicana de Catalunya* et ex-président du Parlement de Catalunya), Marta Ferrusola (femme de l'ex-président de la Generalitat de Catalunya, Jordi Pujol, et militante active de *Convergència i Unió*), Rafael Centeno (député socialiste au Parlement andalous), Fernando Rodríguez (ex-secrétaire général à la Direction insulaire du Gouvernement à Lanzarote), etc. Dans les cas de Barrera et de Ferrusola, les dirigeants de *Convergència i Unió*, Jordi Pujol et Artur Mas, se sont empressés de manifester que les propos de Barrera et de Ferrusola recueillaient la pensée de la majorité des Catalans.

La division de la société espagnole au sujet du traitement à accorder aux immigrants, est également présente dans d'autres conflits concernant le monde arabo-islamique. Comme nous avons déjà signalé, il est évident qu'il existe un courant important de sympathie pour la cause de Palestine (suscitée spécialement par la brutalité affichée

par l'armée israélienne qui pratique ouvertement le terrorisme d'Etat), et que la Guerre du Golfe de 1991 ne fut pas bien accueillie par la société espagnole. Finalement, le soutien inconditionnel du gouvernement espagnol à la guerre que l'armée anglo-américaine déclara à l'Irak en 2003, ainsi que l'envoi postérieur d'un contingent espagnol au territoire iraquien en qualité de forces d'occupation, provoquèrent, dans de nombreuses villes espagnoles, des mobilisations spectaculaires contre l'interventionnisme du gouvernement espagnol, partie intégrante du Trio des Açores.

Il n'est pas moins vrai, cependant, qu'une partie également importante de la société espagnole pense et agit différemment, bien que son positionnement soit passif ou ne se manifeste pas publiquement, mais par le vote aux organisations politiques telles que le Parti Populaire.

La vague de chauvinisme qui secoua une bonne partie de la société espagnole à l'occasion de la « bataille de l'Île de Perejil », l'été de 2002<sup>19</sup> prouve la prémisse antérieure.

D'après l'exposé précédent, et en envisageant toujours les positions contraires adoptées par les différents secteurs de la société espagnole face aux conflits avec le monde musulman, ou aux conflits survenus dans ce milieu, nous pouvons déduire que la sensation de méfiance ou de soupçon à l'égard des musulmans est encore dominante. Il n'est pas moins vrai, cependant, que l'Islam est contemplé sans aucune âcreté par d'importants secteurs de la société espagnole, séduite ou attirée par ses valeurs.

Le rapport entre l'image négative et l'image tolérante des musulmans n'a jamais été statique, comme le prouvent les changements induits par les différentes conjonctures politiques, l'espagnole, celle des propres pays arabo-musulmans et l'internationale. N'oublions pas qu'à la maurophobie espagnole traditionnelle s'est opposée, bien que de manière intermittente et « guadianesque », la non moins traditionnelle maurophilie. Un long chemin, bien que peu fréquenté, où nous rencontrons le Maure galant médiéval, le chevaleresque Maure de Grenade, les *Lettres marocaines* de Cadalso, la vision des guerres hispano-marocaines d'après B. Pérez Galdós, R. Sender, A. Barea, le rapprochement respectueux d'un secteur de l'orientalisme espagnol, l'énorme œuvre de Juan Goytisolo, les nouvelles fournées d'arabisants actuels et, même, le regard affectueux et nostalgique des anciens résidents espagnols au Maroc, etc.

L'analyse du dernier quart de siècle, caractérisé par la consolidation de la démocratie en Espagne, révèle le triomphe du discours politiquement correct ainsi qu'une campagne éducative (si partielle et incomplète qu'elle ait été) fondée sur la tolérance et la solidarité, qui met en évidence que la démonisation de l'Islam et des musulmans, n'est pas aussi généralisée qu'on pourrait le croire. Naturellement, nous ne devons pas confondre le discours politiquement correct, régnant encore aux médias publics, et l'assomption des valeurs de tolérance, de respect, de solidarité et autres valeurs affines. Ce discours cache de nombreuses ambiguïtés et bien de pièges idéologiques. Citons par exemple le fait que les secteurs de la gauche et des nationalismes périphériques qui font étalage de

leur solidarité envers certaines causes (celle des Berbères ou Amazighes, des Kurdes, des Sahraouis, etc.) se gardent de faire référence à la religion que professent ces peuples. On passe sous silence, habituellement, qu'il s'agit de peuples qui sont tous musulmans, que la Constitution de la République arabe sahraouie démocratique proclame que l'Islam est la religion officielle, etc.

Il peut sembler que rien n'a changé, puisque la lutte tenue au cours des vingt-cinq dernières années entre maurophobie/islamophobie et maurophilie/islamophilie, s'est à nouveau réglée par la victoire de la deuxième option. Cependant, il faut ajouter que cette victoire n'a été possible que par la marge la plus étroite connue au cours des quatorze siècles derniers. En tout cas, l'Islam n'est pas toujours démonisé *per se*.

Malheureusement, les conséquences prévisibles de la barbarie du récent et massif assassinat du 11 mars à Madrid (qui a fait 191 morts), par l'action de terroristes qui gravitent dans l'orbite d'Al Qaeda, produiront lamentablement et sans aucun doute, d'importants retentissements dans la perception des musulmans, indépendamment de leur nationalité (la plupart des impliqués sont originaires de villes très familiales, et même très chéries, telles que Tétouan, Tanger, Nador, et certains parmi eux ont la nationalité espagnole) et de leur lieu de résidence (la plupart sont immigrants dans notre pays).

La perception des musulmans et notamment des Marocains peut être touchée négativement et il se peut que nous ayons refait en sens inverse une partie du chemin qui nous conduisait vers une perception plus respectueuse de ces derniers. L'apport du peintre catalan, Marià Fortuna, a été essentiel pour *maroquiniser* l'orientalisme espagnol, en différenciant, dans une certaine mesure, les Marocains des autres peuples du milieu arabo-islamique. Cette façon d'agir facilita la coexistence d'une image très négative des ressortissants du Maroc, tandis que persistait une perception plus ou moins idyllique des autres peuples musulmans. Ces autres peuples avaient, en outre, l'avantage de l'éloignement qui permettait d'éviter ainsi les contacts et les incidents continus. Cette approche encourageait les manifestations de solidarité et le soutien à certaines luttes entamées par ces peuples (sympathies pour le réformisme des Ottomans dès la moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle, dénonciation du pouvoir anglais sur l'Égypte, sympathies pour la Turquie de Kemal Atartuk, pour le mouvement indépendantiste algérien, pour les Sahraouis, les Kurdes, etc.).

Il est possible que le Groupe islamique de combattants marocains ait favorisé un tour de signe contraire : l'intégration du Maroc dans la nébuleuse terroriste d'Al Qaeda, identifiée par beaucoup à l'ensemble de l'Islam. Par conséquent, le climat de peur, de méfiance et, sans doute, de haine et de revanche, suscité par le criminel attentat, sera certes une entrave pour individualiser le Maroc, dans une certaine mesure notre Maroc, d'une nébuleuse constellation hostile incarnée par le terrorisme islamique radical. Nous risquons ainsi que notre perception du Maroc (ainsi que la perception des autres peuples et pays arabo-islamiques) demeure soumise à celle d'un Islam perçu comme étant homogène et ennemi implacable de l'Occident et, par conséquent, de la société espagnole.

La gravité de la situation a été saisie d'immédiat. Ce n'est pas par hasard que, dans ces moments délicats, diverses voix autorisées (B. López García, Manuela Marín Niño, G. Martín Muñoz, A. Segura, etc.) soient descendues dans l'arène journalistique en alertant sur le danger que représente qu'une bonne partie de la société espagnole, blessée par le sauvage attentat, ait adoptée l'image la plus noire des musulmans et des Marocains qui a été générée en Espagne au cours des derniers siècles.

En conclusion, et quitte à paraître rêveusement optimiste, nous pouvons profiler, dans les dernières années, divers événements permettant de signaler la consolidation de certains changements dans un avenir plus ou moins lointain (les manifestations spontanées à Casablanca et à d'autres villes marocaines de condamnation et de rejet des attentats islamistes commis dans cette ville en 2003, la participation massive aux nombreuses manifestations espagnoles contre la guerre d'Irak, etc.). Le temps est venu pour que les différents secteurs des sociétés espagnole et marocaine comprennent que les problèmes suscités par le terrorisme actuel exigent une action combinée des gouvernements et des peuples des deux pays. Mais pour que cette action soit possible il est nécessaire d'avancer résolument dans la voie de l'approfondissement de la démocratie dans le cas espagnol (en luttant contre toute sorte de coupures pouvant être effectuées au nom de la lutte contre la terreur) et dans la voie de la consolidation de la démocratie dans le cas marocain (en pariant ouvertement, une fois pour toutes, pour le système démocratique). La *qualité* démocratique déterminera également de manière substantielle la portée de la tâche, qui s'avère tellement nécessaire, de nettoyage de la double image aussi négative, que les Espagnols ont forgée, pendant des siècles, des Marocains, et ceux-ci des Espagnols.

#### Notes

1. BARKAY, R. *Cristianos y musulmanes en la España medieval (El enemigo en el espejo)*. Madrid: Rialp, 1984.
2. BUNES IBARRA, M.A. *La imagen de los musulmanes y del Norte de Africa en la España de los siglos XVI y XVII. Los caracteres de una hostilidad*. Madrid: CSIC, 1989. MARTIN CORRALES, E. *La imagen del magrebí en España. Una perspectiva histórica. Siglos XVI-XX*. Barcelone: Bellaterra, 2002.
3. GARCIA ARENAL, M.; BUNES IBARRA, M.A. *Los españoles en el Norte de Africa. Siglos XV-XVIII*. Madrid: Mapfre, 1992. SOLA CASTAÑO, E. *Un Mediterráneo de piratas, corsarios, renegados y cautivos*. Madrid: Tecnos, 1988. TEIJEIRO FUENTES, M.A. *Moros y turcos en la literatura áurea (El tema del cautiverio)*. Cáceres: Universidad de Extremadura, 1987.
4. BUNES IBARRA, M.A. *Los moriscos en el pensamiento histórico. Historiografía de un grupo marginado*. Madrid: Cátedra, 1983. PERCEVAL, J. M. *Todos son uno. Arquetipos, xenofobia y racis-*

- mo. *La imagen del morisco en la historiografía española durante los siglos XVI y XVII*. Almería: Instituto de Estudios Almerienses, 1997.
5. CONROTTE, M. *España y los países musulmanes durante el Ministerio de Floridablanca*. Madrid: Publicaciones de la Real Sociedad Geográfica, 1909.
  6. MARTIN CORRALES, E. *Comercio de Cataluña con el Mediterráneo musulmán (siglos XVI-XVIII). El comercio con los "enemigos de la fe"*. Barcelona: Bellaterra, 2001.
  7. PENNELL, C.R. *Morocco since 1830: a history*. London: Hurts & Company, 2000.
  8. LECUYER, M. C.; SERRANO, C. *La guerre d'Afrique et ses répercussions en Espagne, 1859-1904*. Paris: PUF, 1976.
  9. MARTIN CORRALES, E. *La imagen del magrebí en España. Una perspectiva histórica. Siglos XVI-XX*. Barcelone: Bellaterra, 2002. Capítulos II y III.
  10. LOPEZ GARCIA, B. *Contribución a la Historia del arabismo español (1840-1917). Orientalismo e ideología colonial a través de la obra de los arabistas españoles*. Granada, 1973. Thèse doctorale inédite, bien que plusieurs chapitres aient été publiés sous forme d'articles dans des revues spécialisés.  
MORALES LEZCANO, V. *Africanismo y orientalismo español en el siglo XIX*. Madrid : UNED, 1989.  
Aussi, *España y mundo Árabe. Imágenes cruzadas*. Madrid : AECl, 1993. Le volume monographique apparut en 1990 en annexe au vol. IX, de Awraq. *Estudios sobre el mundo árabe e islámico contemporáneo*, y dans lequel collaborent J. CARO BAROJA, V. MORALES LEZCANO, L. LITVAK, F. BONTBONA, R. HATIM, R. DE ZAYAS et S. MUÑOZ CALVO. En ce qui concerne le domaine de la peinture strictement, le catalogue *Pintura Orientalista Española (1830-1930)*. Madrid : Fundación Banco Exterior, 1988. DIZY CASO, E. *Los orientalistas de la escuela española*, Paris, ACR, 1997.  
CARBONELL I PALLARES, J. *Marià Fortuny i la descoberta d'Àfrica. Els dibuixos de la guerra hispanomarroquina, 1859-1860*. Barcelone : Columna, 1999. Aussi, *Visiones del Al-Magrib. Pintores catalanes ochocentistas*. Barcelone : Lunwerg, 2001.
  11. MARTIN CORRALES, E. "Relaciones de España con el Imperio Otomano en los siglos XVIII y XIX". En: MARTIN ASUERO, P. (ed.) *España-Turquía. Del enfrentamiento al análisis mutuo*. Compte-rendu de la réunion I Journées d'histoire, organisée par l'Institut Cervantes d'Istanbul à l'Université du Bosphore, les 31 octobre, 1er et 2 novembre 2002, Istanbul. Ediciones Isis, 2003. P. 253-270.
  12. MORALES LEZCANO, V. *El colonialismo hispanofrancés en Marruecos (1898-1927)*. Madrid: Siglo XXI, 1976.
  13. BACHOUD, A. *Los españoles ante las campañas de Marruecos*. Madrid: Espasa Calpe, 1988.
  14. MARTIN CORRALES, E. *La imagen del magrebí en España. Una perspectiva histórica. Siglos XVI-XX*. Barcelone: Bellaterra, 2002. Cap. VI.
  15. GARCIA GARCIA, A. *Historias del Sáhara, el mejor y el peor de los mundos*. Madrid: Libros de la Catarata, 2001.
  16. MARTIN CORRALES, E. *La imagen del magrebí en España. Una perspectiva histórica. Siglos XVI-XX*. Barcelone: Bellaterra, 2002. Cap. VIII.

17. GARCIA GARCIA, A. *Historias del Sáhara, el mejor y el peor de los mundos*. Madrid: Libros de la Catarata, 2001.
18. LOPEZ GARCIA, B. (dir.) *Atlas de la inmigración magrebí en España*. Madrid: UAM, 1996.  
MORERAS, J. *Musulmanes en Barcelona*. Barcelone: CIDOB, 1998.
19. MARTIN CORRALES, E. *La imagen del magrebí en España. Una perspectiva histórica. Siglos XVI-XX*. Barcelone: Bellaterra, 2002. Cap. IX, et "Del moro al inmigrante y del inmigrante al moro: entre la maurofobia y la maurofilia en España en las tres últimas décadas (1975-2003)", *Anuari de Filologia*. Vol. XXIX, G, 12 (2002). P. 47-56.